

[AccueilRevenir à l'accueilCollectionBoite_051 | La Volonté de savoir.CollectionBoite_051-4-chem | 8-9. Onanisme. Histoire de Guillaume Item\[Onan ou le tombeau du mont-cindre - suite\]](#)

[Onan ou le tombeau du mont-cindre - suite]

Auteur : Foucault, Michel

Présentation de la fiche

Coteb051_f0252

SourceBoite_051-4-chem | 8-9. Onanisme. Histoire de Guillaume

LangueFrançais

TypeFicheLecture

RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Droits

- Image : Avec l'autorisation des ayants droit de Michel Foucault. Tous droits réservés pour la réutilisation des images.
- Notice : équipe FFL ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par [équipe FFL](#) Notice créée le 19/03/2021 Dernière modification le 23/04/2021

En invoquant pour lui sa bonté paternelle,
 Ses conseils, un asile, et l'ardeur d'un saint zèle.
 L'ermite accorda tout : fier du noble plaisir
 De trouver un mortel et le ciel à servir,
 Il accueillit Eugène, et, comme un tendre père,
 Le plaça près de lui sous son toit solitaire,
 Veilla sur son repos, régla l'emploi des jours ;
 Et de sa piété l'environnant toujours,
 Il crut, par le travail, l'étude, la prière,
 Entre le vice et lui placer une barrière (1).
 Tantôt de la vertu lui vantant les douceurs,

(1) La prière, l'étude, le travail, la diversité des occupations, les plaisirs fatigants, les exercices qui peuvent amener le besoin du repos, doivent occuper tour à tour la jeunesse et remplir toutes ses heures : instituteurs, n'y souffrez aucun vide, la pensée du vice y pénétrerait. Ne vous fiez pas même à la sévérité de vos règles : veillez, veillez toujours sur elle. Ne l'abandonnez pas dans son repos ; marquez l'instant de son réveil ; méfiez-vous de son recueillement ; interrogez son front, ses soupirs, son silence ; épiez ses attitudes, ses gestes, ses regards ; ne lui laissez point créer de ténèbres autour d'elle ; que tout y soit lumière : soyez l'Argus aux cent yeux, et qu'ils soient tous ouverts pour le salut de l'innocence.

Tu les ouvres ainsi sur le fils que je t'ai confié, noble ami, sage Molard, toi que le ciel sembla créer instituteur en te nommant quatorze fois père ! tu offris pour garantie à mes tendres sollicitudes tes talents, les succès de l'école dont la cité t'avait fait le chef, et l'exemple de la famille. Tu achèveras ton ouvrage ; tu me rendras mon fils, le premier besoin de ma vie, tu me le rendras, j'en suis sûr, riche de tous les dons qui peuvent flatter un père ; mais puisse-t-il l'être aussi de la sainte ignorance qui le paraît encore quand je te l'ai donné !

Il lui disait quel prix s'attache aux bonnes mœurs ;
 Comment la paix de l'âme à la santé s'allie ;
 Comment, par un front chaste, est encore embellie
 Cette image d'un Dieu, dont l'extrême bonté
 Marqua l'homme du sceau de sa divinité.
 Tantôt il lui montrait, vengeur de la nature,
 Ce Dieu du lâche Onan frappant la race impure,
 La courbant sous le poids de ses vils attentats,
 La flétrissant, semant sous chacun de ses pas
 La douleur, le mépris, la honte ineffaçable,
 Et le remords rongeur qui trouble un front coupable.
 Il lui montrait les fils nés de son union,
 Vivant dans la langueur et dans l'affliction ;
 Faisant par mille maux le désespoir des mères,
 Et révélant à tous la honte de leurs pères (1).

(1) Le temps l'a prouvé mille fois : malgré les épaisses ténèbres dont il s'enveloppe, l'homme vicieux, comme le criminel, reçoit tôt ou tard sur son front un rayon de lumière qui le découvre. C'est ainsi que les maux des enfants révèlent si souvent la turpitude des pères, et ajoutent pour eux, à la honte d'avoir failli, la douleur d'en avoir porté la peine à leur innocente postérité. « Je suis au désespoir, m'écrivait de Saint-Etienne un citoyen distingué ; on conduit auprès de vous mon fils, seul reste d'une famille dans laquelle la mort en a moissonné deux. L'état de ses souffrances vous effraiera peut-être ; mais de grâce ne lui refusez pas vos soins ; je n'ai plus que cet espoir, et j'ai compté sur votre humanité. Je joins ici le détail de ma conduite passée ; vous y verrez combien je fus coupable, et quelle influence funeste mes torts ont dû avoir sur la santé de mes enfants. Quelle que soit votre opinion sur ces tristes souvenirs, ne la faites point connaître à ma compagne ; elle ne pourrait supporter en moi le bourreau de ses fils,



Il lui disait quel prix s'attache aux bonnes mœurs ;
 Comment la paix de l'âme à la santé s'allie ;
 Comment par un fier et chaste, est encore embellie
 Cette image d'un Dieu, dont l'extrême bonté
 flétrit l'homme du sceau de sa divinité.
 Tantôt il lui montrait, vengeur de la nature,
 Ce Dieu du lâche Ouan frappant la race impure,
 La courbant sous le poids de ses vils étendards,
 La dérisant, semant sous chacun de ses pas
 La douleur, le mépris, la honte indéchirable,
 Et le remords rongeur qui trouble un front coupable.
 Il lui montrait les fils nés de son union,
 Vivant dans la langueur et dans l'émulsion ;
 Faisant par mille maux le désespoir des mères,
 Et révélant à tous la honte de leurs pères (1).

(1) Le temps l'a prouvé mille fois : malgré les épaisses ténèbres
 dont il s'enveloppe, l'homme vicieux, comme le criminel, recroit
 sur son laid sur son front un rayon de lumière qui le découvre.
 C'est ainsi que les maux des enfants révèlent si souvent la turpi-
 tude des pères, et ajoutent pour eux, à la honte d'avoir failli, la
 douleur d'en avoir porté la peine à leur innocente postérité. * Je
 suis au désespoir, m'écrivait de Saint-Etienne un citoyen distin-
 gué ; on connaît après de vus non fils, seul reste d'une famille
 dans laquelle la mort en a moissonné deux. L'état de ses souffrances
 vous étonnera peut-être ; mais de grâce ne lui refusez pas vos
 soins ; je n'ai plus que cet espoir, et j'ai compté sur votre huma-
 nité. Je joins ici le détail de ma conduite passée ; vous y verrez
 combien je suis coupable, et quelle influence funeste mes torts ont
 dû avoir sur la santé de mes enfants. Quelque que soit votre opinion
 sur ces tristes souvenirs, ne la laissez point connaître à ma
 compagnie ; elle ne pourrait supporter en moi le souvenir de ses fils,



Tantôt de la vertu lui vantait les douceurs,
 L'air le vice et lui plaçait une barrière (1).
 Il cria, par le hasard, l'école, la prière,
 Et de sa piété l'environnant toujours,
 Veilla sur son repos, régla l'emploi des jours ;
 Le plaça près de lui sous son toit solitaire,
 Il accueillit Eugène, et, comme un tendre père,
 L'entraîna dans son asile, et l'ardeur d'un saint zèle
 En introduisant pour lui sa bonne paternelle.

(1) La prière, l'étude, le travail, la diversité des occupations,
 les plaisirs innocents, les exercices qui peuvent amener le besoin
 du repos, doivent occuper tout à tour la jeunesse et remplir
 toutes ses heures ; instituteur, n'y souffrez aucun vide, la pensée
 du vice y pénètre. Ne vous laissez pas même à la sévérité de vos
 regards ; veillez, veillez toujours sur elle. Ne l'abandonnez pas dans
 son repos ; maintenez l'instinct de son respect ; méitez-vous de son
 respectivement ; interrogez son front, ses regards, son silence ; éprou-
 vez ses attitudes, ses gestes, ses regards ; ne lui laissez point créer de
 rêveries autour d'elle ; que tout y soit lumière ; avec l'âge les
 sentes se font, et qu'ils soient tous exercés pour le salut de l'innocence.

Les autres ainsi sur le fils que je t'ai confié, noble ami, s'écou-
 leront, toi que je crois capable d'être instituteur en le nommant
 directeur des pères ; tu veilleras pour garantir à mes tendres enfants
 toutes les sagesse, les sources de l'école dont tu cites l'usage ; tu
 veilleras, et l'exemple de la famille. Tu es le premier à me le ten-
 dre ; l'enfant est riche de tous les biens que peuvent lui offrir les
 pères ; mais pauvre si l'un d'eux de la sainte ignorance qui le
 priverait d'être dans le monde.